Il faut savoir que l'écriture arabe n'était pas pourvue initialement des points diacritiques dont sont maintenant marquées certaines consonnes de son alphabet pour fixer la valeur exacte des signes consonantiques qui prêtent à confusion. Ainsi, le même *ductus* (tracé) consonantique pouvait se lire *b*, *t*, *th* (interdentale), *n* ou *î* long ; *d* ou *dh* (spirante interdentale) ; *t* emphatisé ou *z* emphatisé; ` (fricative laryngale) ou *gh* (r grasseyé de Paris) ; *f* ou *q* (occlusive glottale), etc. De plus, les voyelles brèves n'étaient pas écrites, et les longues ne l'étaient pas toujours. L'écriture était figurée par un simple support consonantique que, le plus souvent, on ne pouvait lire que si on connaissait déjà le texte. Des vingt-huit lettres de l'alphabet arabe, seules sept ne sont pas ambiguës. Dans les plus anciens fragments du Coran, les lettres ambiguës constituent plus de la moitie du texte. Le codex d'Otman – ou réputé tel – du Coran n'était pourvu ni des voyelles ni des points diacritiques sur le ~ace consonantique. Cette lacune fut comblée – plus tard. Dans un ouvrage intitulé « Sur le Coran primitif- Eléments pour la reconstruction des hymnes préislamiques chrétiens dans le Coran », GÜNTER LÜLING a démontré qu'une partie du Coran provient d'hymnes chrétiens qui circulaient dans un milieu arien avant MUHAMMAD et qui ont été remaniés par l'intégration de motifs arabes anciens. Les thèses de LÜLING furent passées sous silence par la plupart des islamologues et des arabisants ! L'essentiel de son entreprise repose sur une méthode qui consiste à corriger le diacritisme et le vocalisme de la vulgate coranique en s'appuyant sur des informations extra-coraniques, comme la poésie préislamique.

Sous le pseudonyme de CHRISTOPH LUXENBERG, un autre sémitisant a publié « Lecture syro-araméenne du Coran – Contribution au déchiffrage de la langue du Coran » ; il prépare une version française de l'édition allemande. Le syro-araméen étant, aux premiers temps de l'islam, la langue de culture dominante dans toute 1'Asie occidentale, elle a nécessairement dû exercer un influence sur les autres langues de la région qui n'étaient pas des langues d'écriture. Nous ajouterons que La Mecque avait des contacts avec Hira, située dans le sud de 1'Irak actuel et siège épiscopal dès 410. De plus, selon certaines sources musulmanes, les habitants de Taef et les Qurayshites ont appris l'art d'écrire des chrétiens de cette ville...

Dans sa tentative d'élucider les passages linguistiquement controversés du Coran, LUXENBERG opère avec rigueur : consultation d'un dictionnaire arabe classique et d'un commentaire coranique ancien, afin de vérifier si l'on n'a pas omis de tenir compte de l'une ou l'autre explication plausible proposée par des exégètes ou par des philologues musulmans. I1 cherche ensuite à lire sous la structure arabe un homonyme syro-araméen qui aurait un sens différent mais qui conviendrait mieux au contexte. Si cela ne se peut faire il procède à un premier changement des points diacritiques, qui, le cas échéant, auraient été mal placés par les lecteurs arabes afin de parvenir a une lecture arabe plus idoine. Si cette démarche n'aboutit toujours pas, il effectue un second changement des points diacritiques en vue de parvenir éventuellement à une lecture syro-araméenne, cette fois, souvent plus cohérente. Si toutes ces tentatives échouent, reste à LUXENBERG un ultime recours : déchiffrer la vraie signification du mot, apparemment arabe mais incohérent dans son contexte, en le retraduisant en syro-araméen pour déduire du contenu sémantique de la racine syro-araméenne le sens le mieux adapte au contexte coranique.

L'auteur parvient ainsi à élucider bon nombre d'expressions réputées obscures et à propos desquelles personne n'avait encore levé un coin du voile ! La moisson est abondante, et il conviendra dans chaque cas d'éprouver le froment qui en est issu ; mais, en de nombreux endroits, il convainc qu'il y a derrière le vocable ou le passage étudié une « variante » – une « origine » syro-araméenne, c'est-à-dire syriaque. On se bornera à donner un exemple pour illustrer la pertinence du travail de l'auteur. Il s'agit de cette *crux interpretum* qu'est la sourate 108 (dite « Al Kawthar », « l'Abondance »). On y a mis en romain les vocables qui font problème : « *En vérité, Nous t'avons donne* 1'Abondance. / *Prie donc en l'honneur de ton*

*Seigneur et* sacrifie ! / *En vérité, celui qui te* hait *se trouve être le* Déshérité » (traduction de REGIS BLACHERE). Plusieurs chercheurs occidentaux reconnaissent que cela ne fait pas sens. Les exégètes musulmans, eux, manifestent leur embarras ; la rime et le sens du « mystère » aidant, ils y voient pourtant une merveille. Finalement, la majorité d'entre eux considèrent qu'Al-Kawthar est le nom d'un fleuve du paradis !

Dans la lecture syro-araméenne de LUXENBERG, cela devient: « *Nous t'avons donné [la vertu] de la persévérance ; / Prie donc ton Seigneur et persiste [dans la prière] ; / Ton adversaire [Satan] est [alors] le vaincu.* » A l'origine de cette courte sourate se trouve une liturgie syriaque, réminiscence de la Première Epître de saint PIERRE (5, 8-9) d'après le texte de la *pshitta* (traduction syriaque de la Bible) et qui est aussi la lecture de l'office des complies dans le bréviaire romain.

Nous apporterons de l'eau au moulin de LUXENBERG. En effet, selon l'un des scribes des révélations échues à MUHAMMAD : ZAYD IBN THABIT, le Prophète lui enjoignit d'apprendre à écrire l'hébreu, l'araméen ou le syriaque. Pourquoi ne pas penser à un renversement de situation ? I1 aurait déjà su l'araméen avant la venue de MUHAMMAD à Yathrib (Médine) ! Le théologien mutazilite AL-BALKHI rapporte que plusieurs spécialistes de la vie du Prophète lui ont affirmé que ZAYD IBN THABIT savait déjà l'une de ces langues avant que MUHAMMAD ne vint à Médine.

Avant de devenir le texte que nous connaissons, le Coran a connu bien des aventures et des avatars, y compris en amont, par les informateurs de MUHAMMAD, qui, à notre avis, reprennent de leur actualité après le travail de CHRISTOPH LUXENBERG. Depuis quelques années s'affine en nous, à la lecture critique des sources, l'évidence que le Coran est pour partie le fruit d'un travail collectif.

Afin d'obtenir plus de précisions, on peut consulter les éditions originales des ouvrages cités : « Die syro-aramäische Lesart des Koran – Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache », de CHRISTOPH LUXENBERG, «Das Arabische Buch», 2000 (2e édition revue et augmentée, Verlag Schiler, Berlin, 2004) ; « A Challenge to Islam for Reformation – The Rediscovery and Reliable Reconstruction of a Comprehensive Pre-Islamic Christian Hymnal Hidden in the Koran under Earliest Islamic Reinterpretations », de GÜNTER LÜLING (Motilal Banarsidass Publishers, Delhi, 2003 ; 1re édition allemande : « Über den Ur-Qur'an – Ansätze zur Rekonstruktion vorislamischer christlicher Strophenlieder im Qur'an ». Erlangen, 1974).